

Fluctuat nec mergitur

Le latin dans la tourmente

A propos d'une tentative de réforme alarmante en France

par Franck Colotte*

Malgré une pluie de critiques – venant tant des politiques que des intellectuels ou du monde professoral, la réforme proposée par Najat Vallaud Belkacem (ministre de l'Éducation en France) fait polémique car elle envisage de remplacer les «options grec et latin», jugées trop «minoritaires», par une «initiation aux langues anciennes» au sein du français et par une intégration du grec et du latin à un module «Langues et cultures de l'Antiquité». De façon générale, cette alarmante tentative de suppression des langues anciennes, sous prétexte de «minoritarisme», d'élitisme, voire d'inutilité, entraîne un nécessaire recadrage – aussi au Grand-Duché de Luxembourg, et une salutaire mise en perspective.

A «ceux qui nourris de grec et de latin sont morts de faim»

(Jules Vallès, «Le Bachelier» – 1881)

Fluctuat nec mergitur – «Il est battu par les flots, mais ne sombre pas»: telle est la devise qui accompagne le navire représenté sur le blason de Paris. Telle est aussi la question que l'on est en droit de se poser s'agissant des langues anciennes: battues par les flots, ne vont-elles pas sombrer, en tant que victimes sacrificielles de réformes les réduisant à une balzacienne peau de chagrin?

Le Bûcher des Humanités?

Un des points de crispation de la réforme du collège défendue par Najat Vallaud-Belkacem est constitué par la redéfinition de l'enseignement du latin et du grec ancien. Finies les options, une initiation sera proposée dans le cadre des cours de français, ainsi qu'à travers des modules interdisciplinaires. Pour beaucoup – syndicats d'enseignants, milieux intellectuels, élus, le compte n'y est pas! Et pour cause: cette réforme, dangereuse car culturellement castratrice, propose que le latin et le grec ancien deviennent un vague complément culturel relégué au rang des utili-

itaires et non plus à celui des fondamentaux. Ces décisions politiques, lourdes de sens et de répercussions, ne peuvent laisser indifférents les latinistes (et hellénistes) – au Grand-Duché de Luxembourg où le latin est encore globalement à l'honneur, qui sont conscients des apports protéiformes et multiples de ces deux langues anciennes.

Qu'il s'agisse des bienfaits au niveau linguistique ou culturel au sens large – dans la perspective d'un éclairage balayant un large spectre de domaines de connaissances que les langues anciennes peuvent embrasser, force est de constater que le latin, au-delà des heures passées à étudier la grammaire, les textes, l'histoire, la mythologie, etc., contribue à la formation d'un esprit, voire même d'un état d'esprit, d'une «forma mentis» transférable à de nombreux domaines d'application, tant au niveau du développement individuel que professionnel. De ce point de vue, le latin, dans la diversité de ses composantes et la richesse de sa transférabilité, est très éloigné de la chanson de Jacques Brel intitulée «Rosa», interprétée il y a de cela plus d'un demi-siècle. Cette dernière évoque non seulement les souvenirs scolaires d'un sympathique cancre épris de sa cousine Rosa plutôt que de l'étude de la langue de Ci-

céron, mais encore concentre un certain nombre de préjugés, de poncifs bien ancrés dans la mémoire collective au sujet du latin: fait d'une élite (a)sociale, marginale, il ne servirait à rien... sinon peut-être à constituer le terreau fertile qui permettra l'éclosion d'un adulte lucide, dynamique, responsable, capable de s'adapter aux réalités d'aujourd'hui car il connaît et comprend celles d'hier.

Les élèves mis en scène par le Grand Jacques annoncent leurs déclinaisons sans n'y rien comprendre, encombrant leur mémoire d'un savoir inutile, contraints et forcés de dépasser les aspirations sociales déçues de leurs parents. L'image qu'il donne du latin est donc négative, mais correspond-elle bien à la réalité de cette langue riche d'une histoire de deux mille sept cent ans? Cela signifierait-il par ailleurs que ce tango ne se danse plus aujourd'hui ou qu'il est enseveli sous la poussière du temps, relégué au barathre de l'indifférence et de l'oubli? Rien n'est moins sûr... Les témoignages récents attestant l'extraordinaire vitalité, la pérennité de cette langue dite «morte» dans le monde et la culture d'aujourd'hui, se multiplient: que l'on pense aux ouvrages de Jacques Gaillard¹, de Françoise Waquet, de Wilfried Stroh, de Jürgen Leonhardt, pour ne citer que ces quelques publications ayant à cœur de souligner la présence du latin et du grec au cœur de notre modernité, de nos expressions courantes, de nos analyses et de notre manière de considérer le monde (laïcité, droits de l'Homme, notions philosophiques, progrès technique, publicité, théâtre, opéra, poésie, etc.): tout cela vient d'un héritage et d'un apprentissage communs – même inconscients, qui portent le beau nom d'Humanités.

L'intérêt actuel pour les «rétro-cultures»

De sa naissance à sa situation actuelle, cette «lingua Europea universalis et durabilis ad posteritatem» selon la formule de Leibniz², a acquis avec le temps un statut de langue internationale³. Le poète Josef Eberle a ainsi pu écrire: «O quoties obitum linguae statuere latinae! / Tot tamen exquis salva superstes erat!»: «Encore et toujours on décrète que la langue latine est morte! / Et pourtant elle a survécu, sainte et sauve, à chaque enterrement!» En réalité, le latin prétendument mort n'est pas mort une fois au cours de son histoire, il est mort plusieurs fois, pour se relever à chaque fois et toujours plus jeune, comme Adonis. Le latin permet ce qu'aucune langue moderne ne permet: franchir les limites du temps et ouvrir les portes d'entrée d'une «res publica» intemporelle.

Ce que Jürgen Leonhardt appelle «rétro-cultures» – traduction de l'allemand «Retrokulturen», désigne au fond l'intérêt composite que les gens du XXI^e siècle portent à ce continent enfoui que constitue la culture classique. Leur développement «forme le cadre dans lequel s'inscrivent les prudentes tentatives de revitaliser la langue latine⁴», sans laquelle, comme on le sait depuis Brassens, «la messe nous emmerde⁵». L'on ne pourrait citer toutes les tentatives de revitalisation du latin (sans oublier le grec!) car les exemples sont légion: qu'il s'agisse de personnages médiatisés et hauts en couleur tels que Wilfried Stroh, professeur émérite de philologie classique à l'université de Munich, ou Jacques Gaillard, professeur émérite de l'université Marc Bloch de Strasbourg, essayiste et écrivain dont les romans et nouvelles cultivent humour et fantaisie, d'initiatives privées ou institutionnelles destinées à montrer que les langues anciennes constituent bien une matière vivante: le Festival Européen Latin Grec, que l'auteur de cet article a eu l'opportunité de coordonner pour le Luxembourg au printemps 2010; le spectacle romain de Trèves, «Brot und Spiele» (en référence à la formule juvénalienne «panem et circenses⁶»); le «Certamen Ciceronianum Arpinas», concours européen de version latine organisé dans la cité d'Arpino qui vit naître l'illustre Cicéron le 3 janvier 106 avant J.-C., destiné à des élèves de l'enseignement secondaire âgés de 18 ans en provenance des quatre coins de l'Europe, grâce auquel cette jeunesse «latinisante» – à laquelle appartient chaque année une délégation luxembourgeoise – non seulement trouve de véritables racines culturelles et linguistiques communes,

mais encore fait (re)vivre, dans une euphorie contagieuse, la culture classique. Enfin, les cercles de conversation latine se multiplient, à Paris⁷ ou ailleurs dans l'Hexagone et dans le monde, les bandes dessinées se lisent en latin – que l'on songe à la série des Astérix ou des Harry Potter («Harry Potter»), on chante même les chansons populaires en latin comme par exemple la reprise du célèbre titre «Money» («Pecunia») du groupe Pink Floyd, Facebook et Wikipedia existent en latin, le monde antique inspire les écrivains à succès actuels comme Robert Harris et sa trilogie ciceronienne... Tous ces éléments rassèrent l'enseignant de lettres classiques confronté au recul des langues anciennes, voire à leur disparition annoncée.

L'enseignement du latin au Luxembourg

A lire les instructions concernant l'enseignement du latin en France, les déclarations enthousiastes à l'égard de l'Antiquité d'écrivains – comme Flaubert qui «aime le parfum de ces belles langues-là; Tacite est (...) comme des bas-reliefs de bronze, et Homère est beau comme la Méditerranée: ce sont les mêmes flots purs et bleus, c'est le même soleil et le même horizon⁸», semblent appartenir à une autre époque. Or, comme le note Stéphane Ratti, l'intérêt pour l'Antiquité gréco-romaine n'a jamais été aussi fort en France: «en attes-

sent les nombreux voyages scolaires organisés par les établissements secondaires et le développement des clubs d'apprentissage du grec ancien. La vitalité des publications en traduction des auteurs antiques constitue un autre signe de cet intérêt pour l'Antiquité. C'est donc peu de dire que ce mouvement se développe à une époque où la recherche des racines et la réflexion sur les thèmes liés à la citoyenneté connaissent un nouvel élan⁹». Comme l'on sait, depuis la réforme Bayrou de 1995, les objectifs assignés à l'enseignement des langues anciennes ont profondément changé: la lecture des textes a remplacé l'exercice de la version. L'exercice de traduction ne se situe plus à l'horizon ultime de la classe de langue ancienne, mais en son point de départ: «la traduction permet la lecture (au sens de l'analyse littéraire) des textes alors que, dans l'ordre ancien des priorités, une traduction, souvent laborieuse, ne permettait pas la compréhension des œuvres parce qu'elle demeurait parcelle et myope¹⁰».

Or l'enseignement du latin au Luxembourg met l'accent sur cet «ordre ancien des priorités» tout en s'efforçant de donner du sens aux textes par l'utilisation des mêmes techniques d'analyse employées pour l'approche des textes littéraires modernes. Le Grand-Duché fait ainsi figure d'élève privilégié au sein du climat assez délétère qui caractérise actuellement l'enseignement des langues anciennes en

Europe, bien qu'il connaisse, comme chaque pays, des problèmes et doive faire face, depuis un certain nombre d'années, à de nouveaux défis: adaptation de cette discipline à l'enseignement par compétences, difficultés des élèves en ce qui concerne la mémorisation et la grammaire française – le cours de latin étant dispensé, de la première à la dernière année, en français. Le latin bénéficie cependant d'un volume horaire très profitable à sa mise en place et à son développement dans la mesure où la première année, les élèves ont six heures hebdomadaires de latin; l'année suivante – en 5^e, ils ont 4,5 heures, puis 3 heures de la 4^e à la 1^{re}. Pour un élève qui suit un cursus complet (6^e-1^{re}), l'enseignement du latin représente un volume total de 22,5 heures. Or, lors de notre rencontre à l'occasion de la sixième édition du Festival Européen Latin Grec, en 2010, Alfred Reitermeyer – président honoraire de l'association européenne des professeurs de latin et de grec Euroclassica – appelait de ses vœux un volume horaire de 20 heures pour chaque pays européen afin d'uniformiser la situation du latin par un nivellement par le haut.

Fort de toutes ces perspectives, le latin ne se porte-t-il pas bien, au fond, pour un mort? Le plus «vieux tango du monde» ne serait-il pas devenu un Rock and roll communicatif? Qui habet aures audiendi, audiat: que celui qui a des oreilles pour entendre, entende!



(Photos: Shutterstock)

* autre collaborateur à notre journal, l'auteur est également président de l'Association luxembourgeoise des professeurs de latin et de grec.

¹ Gaillard (J.), *Beau comme l'antique*, Paris, Actes Sud, 1993 / Rome, le temps, les choses, Paris, Actes Sud, 1999; Waquet (F.), *Le latin ou l'empire d'un signe*, Paris, Albin Michel, 1998; Stroh (W.), *Le latin est mort, vive le latin!*, Paris, Les Belles Lettres, 2008; Leonhardt (J.), *La grande histoire du latin. Des origines à nos jours*, Paris, CNRS Éditions, 2010.

² Stroh (W.), op. cit., p. 284.

³ Leonhardt (J.), op. cit., p. 305-327.

⁴ Stroh (W.), op. cit., p. 279.

⁵ Leonhardt (J.), op. cit., p. 326.

⁶ Parole extraite de la chanson «Tempête dans un bénitier» (1976) de Georges Brassens, qui inspira le titre de l'ouvrage publié sous la direction de Cécilia Suzzoni – Hubert Aupetit, *Sans le latin*, Paris, Mille et une nuits, 2012.

⁷ Juvénal, *Satires*, Paris, Les Belles Lettres, C.U.F., 12e tirage, 1983, p. 126-127.

⁸ Il s'agit du «Circulus Latinus Lutetienensis» ou «Cercle de latin de Paris» (www.circulus.fr) auquel «Madame Figaro» a consacré récemment un article (édition du 20 mai 2015).

⁹ Flaubert, *Correspondance*, Paris, Gallimard, coll. «Bibliothèque de la Pléiade», vol. 1 (1830-1851), 1973, p. 94 (Lettre du 22 janvier 1842, adressée à Gourgaud-Dugazon, ancien professeur de l'auteur).

¹⁰ Ratti (S.), «Enseigner autrement les humanités classiques», in *L'École des lettres – second cycle 2005-2006*, n° 4, p. 65-69.

¹¹ Ratti (S.), op. cit., p. 67.